

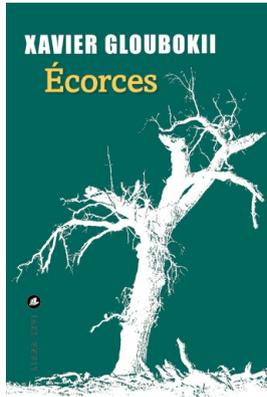
XAVIER GLOUBOKII

# Écorces



LIANA LEVI





On la croyait éternelle, invulnérable, la forêt. Pourtant le béton grignote la vallée et, sur les hauteurs, les scieries débitent à tout va. Comme tout le monde dans le Comté, Ahmed, le shérif, ne peut que constater les dégâts. À l'aube d'un second mandat, il navigue, mélancolique, entre ses souvenirs, les nuits avec Maria et le maintien de l'ordre dans ce trou où d'ordinaire rien ne se passe, ou si peu. Mais au seuil de l'été brûlant, tout se détraque. Une bande d'écolos radicaux déguisés en arbres débarque en ville pour s'opposer au massacre des bois. Bientôt, ceux-ci recrachent en lisière les dépouilles d'animaux atrocement mutilés. Alors Ahmed trace sa piste au plus profond de la nature, sauvage, sublime, oppressante.

Ce roman aux faux accents de polar dégage une inquiétante étrangeté et une intensité hors du commun. Un hommage aux paysages aimés voués à disparaître.

**XAVIER GLOUBOKII** est né en 1975. Il vit à Vincennes. *Écorces*, son premier roman, doit beaucoup à son plaisir de marcheur dans les forêts du Beaujolais vert de son enfance et à son amour de la littérature américaine.

Xavier Gloubovii

# Écorces



Liana Levi



*À Delphine, mon a.  
Pour Suzanne, mon c.*



«Le chasseur est un homme d'un caractère indépendant qui a l'esprit libre ou du moins le sentiment de la liberté. C'est une âme blessée, un cœur qui va encourager sa langueur dans le vague et la mélancolie des bois.»

Gustave Courbet



À LA LISIÈRE



J'étais sorti du chemin. Les roues imprimaient leurs sillons sur l'herbe grasse. La voiture glissait en silence sur le terre-plein. Le moteur coupé, je la laissai rouler quelques dizaines de mètres avant de relever le frein. Le levier craqua cran à cran, déchirant la quiétude d'une fin d'après-midi assoupie. Nous étions au seuil de l'été, la chaleur avait baigné la terre et, derrière la vitre à moitié baissée, bêtes et hommes semblaient s'être accordés pour se taire. Je glissai sur le siège pour atteindre en paresseux la poignée et ouvrir la portière. Dehors, le soleil donnait. J'ajustai mon Stetson et ôtai l'étoile de mon veston. Un mauvais rayon frappant mon torse m'aurait trahi. Il n'en était pas question. Je me voulais furtif et m'acquitter de mon devoir le plus vite possible. Beaucoup plus bas, vers la vallée, j'étais attendu pour dîner.

Le vieux Stan m'avait demandé d'intervenir et je n'avais pu lui refuser. Je lui avais promis d'aller jeter un œil et m'étais juré de ne pas m'attarder. J'avais bien tenté de l'assurer que leurs actions étaient pacifiques, qu'ils ne gênaient après tout personne ; il m'avait lancé un regard mauvais en baragouinant quelque chose sur ses foins, qu'ils ne seraient plus bons à rien. « Comme toi », avait-il ajouté à l'intention de son fils. Planté à ses côtés, impassible, Joan avait suspendu le mouvement de sa fourche. Son regard était passé de Stan à moi. À vivre dans l'ombre

d'un père tyrannique, il avait appris à se taire. Les colères homériques de Stan n'étaient un secret pour personne. Elles terrifiaient moins que par le passé, mais maintenant encore les plus téméraires à distance. À l'instant où le vieux m'avait d'un revers de main congédié, Joan avait planté les dents de sa fourche dans une botte de foin. Autour de lui, poussières et paille formaient un halo. Il m'adressa un sourire gêné. Ce jeune homme avait tout d'un saint.

J'avais aussitôt tourné les talons pour gagner les prés de Stan situés un peu plus bas, sur un replat, à quelques kilomètres de son ranch perdu au milieu des bois. Le sacrifice consenti était modeste. Avant de mettre un pied dehors, j'avais attrapé une paire de jumelles dans la boîte à gants. Elles pendaient à mon cou, leur poids me tirant vers la terre. Je me réchauffai les fesses au contact de ce sol brûlant qui devenait poussière entre mes doigts. Derrière moi, le soleil avait amorcé son déclin, laissant les ombres gagner du terrain sur les coteaux. D'ici, il était aisé de mesurer l'étendue des dégâts. Les forêts semblaient acculées à battre en retraite pour échapper à leurs prédateurs. Elles s'étaient retirées tout en haut des monts, formant un réseau de calottes sylvestres reliées entre elles par des corridors toujours plus étroits. C'était encore un tissu de bois profonds que seuls quelques initiés pouvaient arpenter sans risquer de se perdre. Mais au train où allaient les choses, ce privilège ne serait bientôt plus qu'un souvenir. Quelques années encore et ce terrain de jeu hier immense serait totalement morcelé. Ne resteraient alors plus que quelques îlots isolés promis à un devenir certain : aires d'autoroute, aires de jeux, aires de repos... Un paysage ocellé de vert et de gris, symptôme d'une maladie incurable.

Dans la vallée, la ville avait déjà gagné la partie. Les bois qui l'encerclaient s'étaient fait plus épars, laissant çà et là les maisons les trouser. Les plus jeunes en parlaient comme d'un parc où ils avaient leurs habitudes. Quelques bancs y avaient été installés. On y buvait, fumait et baisait abondamment, le cul talé par les lattes de bois plutôt que meurtri par les rocailles. Ces terres où l'on craignait hier de s'aventurer après le crépuscule s'étaient transformées en un clin d'œil en terrains de jeux quotidiens. Et personne n'avait rien trouvé à redire à cela. Il n'y avait guère que les étrangers au pays pour ne pas s'en accommoder. Leurs maisons et leurs envies de campagne voisinaient tôt ou tard avec des bicoques au crépi sans âme percées de fenêtres en PVC. La petite musique de leurs débuts de soirées s'en trouverait changée. Sur les murs en pierre ne claquerait plus le bois des volets, le ronronnement électrique des volets roulants l'emporterait. Les voies seraient sans issue et tourneraient sans fin au milieu de parcelles sur-loties. Tout n'était pas perdu, mais pour ceux qui, comme moi, chérissaient ce paysage, cela commençait salement à ressembler à un cauchemar. Le petit peuple des maisons de famille râlait timidement. Entre soi, on s'offusquait de voir changer ce monde que l'on avait cru éternel, et l'on moquait les paysans d'hier qui se prenaient désormais pour des citadins.

De ces moqueries et de bien d'autres choses encore, les gens du Comté se foutaient. Ici comme ailleurs, les résidents secondaires étaient des étrangers et leurs voix ne portaient pas très loin. Ils n'étaient que de passage, et la quiétude et le dépaysement qu'un séjour en ces lieux leur procurait restaient un réconfort. Pour bien voisiner, ils avaient choisi de se taire. Une façon comme une autre de se convaincre qu'après tout les choses ne

changeaient pas tant que ça. Et pourtant, en silence, un bout de territoire dérivait vers un devenir où la notion même de paysage ne ferait plus sens. Bientôt, il leur faudrait fermer les yeux pour recomposer la carte postale de jadis. Et lorsque, ébloui par le souvenir, le regard embrasserait ce nouveau monde, il s'embuerait aussitôt devant le désastre. D'autres, plus courageux, avaient décidé de faire obstacle à ces changements. Ils s'étaient fait une petite réputation dans la région où ils menaient leur croisade sous le nom du « Renouveau Organique ». Un drôle de nom pour de drôles d'oiseaux. Stan m'avait demandé de jouer les effaroucheurs pour qu'ils aillent s'ébattre en un lieu où leur présence serait moins gênante. Après tout, n'étais-je pas le gardien de l'ordre public ?

De mon promontoire, j'avais un point de vue imprenable et saisissant sur leur happening champêtre. Une petite cinquantaine d'hommes-arbres s'étaient enracinés en plein champ sur les terres du vieux. Assis en ligne, ils étaient vêtus d'une chasuble vert sapin rehaussée d'une coiffe en pointe dissimulant leur visage. Pour parfaire l'illusion, ils se tenaient les mains sur les hanches, leurs coudes imitant la pointe des rameaux. Au sol, à bonne distance de ce bosquet humain, une banderole avait été déployée au bord de la route. D'un trait épais, l'auteur avait écrit : *Halte au massacre ! Préservons nos forêts !*

Le pauvre Stan ne s'en était pas remis. Interloqué et furieux de voir son herbe foulée par cette bande d'hurluberlus, il leur avait servi, faute de mieux, un tonitruant : « Dégagez de mon pré, bande de terroristes ! » Il avait récolté en retour une volée de ricanements. Et puis, plus rien. Ses cris et menaces n'avaient plus trouvé aucun écho. Il était reparti penaud et furibard, lâchant en pure perte

une bordée d'injures où les coups de hache promettaient de n'épargner personne.

Ces types en avaient vu d'autres. Plus loin, avant la plaine, et à quelques mois de distance, ils avaient séjourné plusieurs jours sous les verrous. Trop nombreux pour être tous enfermés, le shérif du comté voisin m'avait sollicité pour que nous prenions notre part. J'avais décliné, aucune de mes trois cellules n'était libre. C'était une chance pour qui nourrissait de la sympathie pour leur cause. J'avais ri sous cape en apprenant qu'ils avaient encerclé la prison, réclamant la libération de leurs compagnons sous peine de reboiser durablement le centre-ville. Las de subir ce siège, mon collègue avait obtenu le retrait de la plainte. Le plaignant était pourtant un dur, un patron aux ambitions aussi vastes que la forêt qu'il voulait abattre et qui vouait aux gémonies tous ceux qui avaient la mauvaise idée de se mettre en travers de son chemin. La moitié des scieries de la région lui appartenait. Un empire en pleine expansion dont il se murmurait qu'il finirait par s'étendre jusqu'aux frontières du Comté. Le rendement de ses usines ultramodernes était tel qu'elles semblaient devoir transformer le monde en copeaux. Sa dernière-née avait subi l'ire des hommes-arbres. Un saccage en bonne et due forme au cours duquel ils avaient dessoudé une à une les planches des murs qui protégeaient les lignes de sciage. Le toit s'était écroulé sur lui-même. Il avait fallu trois jours pour dégager les machines de leur linceul de bois. Menacés, les partisans du Renouveau Organique avaient fui et pris la direction du Comté. J'avais accueilli la nouvelle avec un mélange d'espoir et de crainte. Espoir que leur combat porte et qu'ils sauvent la forêt; crainte qu'ils ne soient la source de nouveaux ennuis.

La communauté avait trouvé refuge auprès du petit peuple des résidents secondaires, trop frileux pour enfileur leur chasuble mais assez courageux pour lui offrir le gîte et le couvert à condition qu'elle défende leurs intérêts. C'était un courage acquis pour peu, vanté entre soi et qui dissimulait mal une monumentale lâcheté. Ils se disaient « combattants de l'intérieur », disposés à soutenir « loin, très loin », les actions de leurs héros. La lune de miel n'avait pas duré plus d'un mois. Les gentils hommes des bois s'étaient rapidement mus en vermines, vivant à leurs crochets, ruinant leurs intérieurs et piétinant leurs gazons tondus de la veille. Ils avaient défilé un à un dans mon bureau, prêts à dénoncer ceux qui hier partageaient leurs repas et dormaient sous leurs toits.

« Plus personne ne bouge ! » Les mots étaient sortis énormes de mon porte-voix. J'étais sûr de mon effet, sûr de les prendre par surprise. Restait à ne pas éclater de rire. Cinquante types encapuchonnés à l'allure vaguement inquiétante tressautèrent en même temps. Un gros coup de vent secoua leur bosquet. En me cherchant du regard, les hommes-arbres dodelinaient légèrement de la cime, ajoutant un peu plus au grotesque de la situation. Je les entendis s'interpeller à voix basse, quelque chose traversa l'assemblée. Je devais à présent enchaîner, venir à leur rencontre, établir le dialogue pour qu'ils lèvent le camp. Il me fallait éloigner la menace que ces gens représentaient pour celles et ceux qui m'avaient élu et qui, demain, s'apprêtaient à renouveler mon mandat. Toute forme d'empathie pour leur cause m'était tout simplement interdite. Du moins si je souhaitais conserver cette étoile pour laquelle j'avais tant bataillé.

Et pourtant, j'étais devenu shérif par accident. Rien ne m'avait prédestiné à cela. La vie nous astreint parfois très tôt à nous faire une idée précise de ce que nous sommes et de ce pour quoi nous sommes faits. Mais au fond, nous sommes si nombreux à n'être faits pour rien ou si peu. C'était mon cas et je l'avais dissimulé comme tant d'autres. J'avais joué la comédie avec légèreté au cours de mes bonnes années. Après la mort de Debby, j'avais décidé de m'arracher à tout ce qui me rappelait ma fille. Sa mère, la ville, le bruit, l'agitation, tout m'était devenu insupportable. Plus rien ne me retenait à la vie. J'aurais alors pu la perdre, me balancer au bout d'une corde ou par la fenêtre. J'avais lutté pour éviter la fin et ne pas appuyer sur la détente. On m'avait mis au repos, sans arme et sous médocs. Après avoir fait mes valises, j'avais tout sorti au milieu du jardin. Meubles, jouets, vêtements, photos, tout ce qui me rappelait mon enfant. J'avais arrosé d'essence et veillé sur le brasier jusqu'à la fin. Au petit matin, j'étais parti pour cette terre où j'avais grandi et où, adolescent, je m'étais pourtant promis de ne jamais revenir. J'avais fui la ville pour ce grand nulle part. Je m'y étais enraciné. Au milieu de ces bois, je m'étais construit un refuge. Ils m'abritaient et me protégeaient de tout.

Pour le moment, je jouais encore au shérif. Je dévalai pas à pas la pente me séparant de leur prairie. Le crissement de mes bottes sur la terre se mêlait au bruissement de leurs conversations. Parvenu à mi-chemin, je tentai de reprendre mon souffle. L'usage du porte-voix ne présentait plus guère d'utilité, mais qu'importe, j'avais besoin de me faire entendre.

– Vous occupez une propriété privée. Le propriétaire vous a déjà signifié qu'il ne souhaite pas votre présence

sur ses terres. Il m'a informé qu'il compte demander réparation...

Je ravalai mes derniers mots. Après toutes ces heures passées immobiles sur leur séant, les hommes-arbres s'ébrouaient, s'étiraient. Ils couvraient à présent d'un « Pschitt », repris a cappella et en chœur, toutes mes tentatives pour reprendre la parole. Ils avaient la main. À mon tour, je me tenais immobile, attendant l'instant d'après. Et puis, lentement, ils se mirent en marche. Dans la prairie, un long ruban silencieux s'étirait. La procession déambulait en rythme pour rejoindre la forêt. Quelques mètres encore et ils disparaîtraient pour de bon. Ils marquèrent un dernier arrêt, se déployèrent le long de la bordure, firent volte-face et m'adressèrent un bras d'honneur en guise de salut.



ÉDITIONS LIANA LEVI

1, Place Paul-Painlevé, Paris 5<sup>e</sup>

Retrouvez l'intégralité de notre catalogue  
et inscrivez-vous à la newsletter sur le site

[www.lianalevi.fr](http://www.lianalevi.fr)

© 2016, Éditions Liana Levi

Couverture : D. Hoch

Cette édition électronique du livre *Écorces* de Xavier Gloubokii  
a été réalisée en janvier 2017 par Atlant'Communication.

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage  
(ISBN: 9782867468865 – Numéro d'édition: 503)

ISBN Web: 9782867468889